



ABONNEMENTS France	Un an . . . . . 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Extérieur	Un an . . . . . 8
	Six mois . . . . . 3			Six mois . . . . . 4
	Trois mois . . . . . 1 50			Trois mois . . . . . 2

# LA VACHALCADE DES OPINIONS DREYFUSIENS ET ESTERAZIENS

## CHIÉE D'INNOCENTS PAUVRES AU BAGNE



### LA VACHALCADE DES OPINIONS

« OUSQU'ON TOUCHE ? » braillaient les bouffe-galette, dans les couloirs de l'Aquarium, aux beaux jours du Panama. Et, les dents longues, ils tendaient les pattes aux chèques, jamais rassasiés de palper. Le Panama a coulé à l'égout. Le « OUSQU'ON TOUCHE ? » nous est resté. Plus que jamais c'est la gueulerie du jour.

« OUSQU'ON TOUCHE ? » Est-ce chez Rothschild, le roi des Grinches, que se distribue la manne aux Dreyfusiens ? Est-ce au ministère de l'Intérieur ou sur les fonds secrets de celui de la guerre que s'alimentent les Esterhaziens ? Pour ce qui est de bibi, je m'en tamponne le coquillard. Qu'on touche, ici ou là..., je m'en fous !

Je ne bouffe pas de ce pain-là ! Broyer du noir : m'appuyer du cirage ou de l'encre en tartines, — ça me va, nom de dieu ! Mais, être un mangeur de blanc ? Jamais, cré pétard !

Ce qui me paraît dégueulasse — plus que tout ! — c'est l'expectoration des opinions et des idées, moyennant finances. Qu'un type soit ce qu'il voudra : qu'il arbore les théories les plus saugrenues, les plus loufoques, qu'il soutienne les thèses les plus gondolantes, — pourvu qu'il joue franc jeu, — c'est un mossieu respectable.

Le plus mariole peut se tromper : il arrive à tout le monde de se foutre le doigt dans l'œil, — sauf au pape !

Le mal n'est pas grand, pourvu que l'erreur ait été sincère. Qu'un ostrogoth prétende que la lune est carrée, — parce qu'il en a la conviction, — il peut être un maboule..., mais il n'est pas méprisable pour ça.

Ça change bougrement d'antienne, si le mec affirme que la lune est carrée, — non parce qu'il coupe — mais parce qu'on l'a payé pour.... Alors, le type cesse d'être intéressant pour devenir un jean-foutre.

C'est plus un homme, c'est un mercanti ! Et, nom de dieu, c'est un triste commerce, celui qui consiste à vendre ses convictions et ses idées au kilo.

J'ai déjà eu l'occace de le seriner plus d'une fois et si, aujourd'hui, je repique au truc, c'est afin qu'il n'y ait pas d'équivoque possible, car le pognonisme est bougrement trop de mode.

Donc, encore un coup, je gueule : le père Peinard jacte ce qu'il pense, parce qu'il le pense — et pas pour autre chose !

Par le temps qui court, arborer de tels sentiments, ça peut sembler un peu pompier et démodé.

Ça m'est égal ! Je me gobe ainsi..., le reste m'importe peu.

— 0 —

Je n'ai d'ailleurs pas choisi le plus vilain poste : je me suis campé en spectateur d'une sacrée mascarade qui fout en capilotade toutes les vieilles classifications d'opinions.

Ce n'est pas déjà si tourte ! Au lieu de m'esquinter le tempérament à jouer un rôle dans cette putaine de vachalcade, je reluque simplement le tableau. Je ne suis d'ailleurs pas le seul !

Le populo a fait comme bibi : il s'est rangé sur le trottoir et, rigoleur, il assiste au défilé. Lui non plus ne s'est pas laissé emballer ; malgré qu'on l'ait bougrement chauffé et asticotté, il est resté insensible : il a les pieds nickelés, il ne marche pas, — et c'est tant mieux !

Il a assez marché pour les autres, nom de dieu, s'il songeait enfin à ses oignons, ce ne serait foutre pas du luxe.

Donc, nous voici : les bons bougres et bibi — tous en chœur — reluquant le défilé.

Ça vaut l'os!

Quelle salade, mille charognes!

Nos paternels faisaient leurs choux gras de la sempiternelle *Descente de la Courtille*. Mince de gnognotte, si on compare ça à la *Vachalcade des opinions* qui dégouline sous nos blairs.

Ça pue un peu..., certes! Mais à ça près c'est bougrement chouette.

Y a un famarigneux salmigondis d'opinions : ne cherchez dans le cortège ni réacs, ni opportunistes, ni radicaux, ni même des socialistes.

Tout ça, c'est mort — ou tout au moins éclipsé...

Y a plus que deux opinions, — ou mieux, deux charrettes :

La charrette Dreyfusienne.

La charrette Esterhazienne.

Et quel méli-mélo : une truie n'y pêcherait pas ses gosses!

Tels enragés ennemis du pouvoir se trouvent emboîter le pas à des gouvernements et des opportunistes malpropres sucent la pomme à des socialistes.

Le vieil exploiteur Scheurer-Kestner, tête de veau sénatoriale, la crapule Yves Guyot, le hideux Reinach, trois malfaiteurs qui ont aidé à la confection des LOIS SCÉLÉRATES, font la parade dans la charrette Dreyfusienne et Clémenceau leur fait vis-à-vis avec, comme porte-queues, une chiee de types qu'on aimerait à voir ailleurs.

La charrette Esterhazienne est aussi tocarde : le viel anti-gouvernemental qu'est Rochefort prend ses tuyaux au ministère de la guerre, emboîte le pas à tous les chieurs d'encre, fond-secrettiers et voisine convenablement avec Drumont, ex-collabo du policier Marchal de Bussy.

Cette vachalcade d'opinions n'est pas pour me déplaire, nom de dieu!

Elle n'est pas faite, non plus, pour rapapollécaras.

Cette promiscuité d'ennemis divers qui semblaient aussi impossibles à amalgamer que l'eau et le feu, nous prouve combien sont artificielles — et intéressées — les opinions défendues par les chieurs d'encre des quotidiens.

Les merles ont beau la faire à la pose, se donner des hures et des allures sacerdotiques de pontifes, on ne coupe plus :

Chiquet que tout ça!

## LA QUESTION DREYFUS

J'ai déjà eu l'occace de m'expliquer sur ce chapitre :

La question Dreyfus me laisse froid.

Idem, le populo!

Malgré toute la mousse pour le faire marcher, il a résisté et n'a pas bronché.

Y a eu, et y a encore, bougrement de tapage — pour ou contre Dreyfus — mais c'est du bacchanal d'imprimerie qui aboutit à un simple noircissage de papier.

Question de commerce!

Certes, les bourgeois font bien de s'emballer pour Dreyfus, je comprends ça : le type est un de leurs copains... A plus forte raison, sa famille aurait tort de ne pas se décarcasser.

Mais nous, les bons bougres ?

On a d'autre turbin sur la planche!

Si Cyvoet est sorti du bague, d'autres innocents y moisissent ; j'en citais une brochette la semaine dernière.

C'est pour ceux-là que nous devons faire campagne! Eh, n'ayez crainte, comme ce sont des pros, on ne foutra pas les rotatives en branle pour eux.

Ohé, les chieurs d'encre, et vous mossieu Zola, qui oubliez d'être en chaleur pour l'Académie et préchez si pompeusement « A la Jeu-

nesse », pourquoi donc, nouveaux Don Quichottes, ne parlez-vous pas en guerre en faveur de ceux-là ?

Que ne réclamez-vous avec la même flamme que pour Dreyfus, la mise en liberté de Girier-Lorion, de Meunier, de Chevry, de Monod, de Liard-Courtois, de Vauthier, de Lardaux ?

Dites..., pourquoi ?

C'est-y parce que le jeu n'en vaudrait pas la chandelle ?

Toutes les suppositions sont admises!

Je vous fous pourtant mon billet que les gas énumérés ci-dessus sont autrement intéressants que le galonnard qui vous passionne tant.

Mais voilà, ils ne peuvent pas payer!

Et comme, le « SILENCE AUX PAUVRES » craché à la trogne des Constituants de 1848 par Lamennais vous est toujours applicable, ces sans-lesse restent au bague, et pour eux, cris de pitié ou clameurs de justice.

« Ce sont des anarchos, allez-vous objecter, et défendre des anarchos est mal porté... »

Qu'à cela ne tienne! Ils ne sont malheureusement pas les seuls innocents quifarcissent les bagnes d'outre-mer et les prisons de France.

Tenez, mon bon mossieu Zola, vous qui êtes allé tirer les vers du nez au pape, au roi Umberto et à je ne sais quelles autres racailles... histoire de vous documenter — que n'allez-vous faire la causette avec le directeur de la Centrale de Melun ?

Le type vous servirait, pour le moins, deux bonnes douzaines d'innocents qui ornent sa prison..., il les sait innocents..., et ils restent bouclés quand même!

Hein, du coup, quelle belle brochure vous pourriez pondre...

Et, tenez, actuellement, deux innocents avérés y moisissent : Léger et Jamet ; deux pauvres bougres de Puteaux, condamnés pour viol sur l'accusation d'une gosseline hystérique. Leur innocence a été proclamée à grands flafas — n'empêche qu'il sont toujours bouclés.

Quand donc seront-ils libérés ?

Le savez-vous, mossieu Zola ?

Si oui, servez donc ce tuyau « à la Jeunesse »!

Peut-être, illustre Zola, n'avez-vous pas les pévailler que dans les culottes de peau ?

Qu'à cela ne tienne, mon bon!

Ici encore, il y a de quoi vous approvisionner d'innocents : allez à Biribi !..., allez balader votre viande aux TÊTES DE VEAU des travaux Publics!

Là, les innocents y sont aussi nombreux que les sauterelles africaines.

—o—

Ceci dit, parlons un brin de Dreyfus :

Est-il innocent ?

Je le souhaite!... Et, en ce cas, je vais même jusqu'à ne pas trop regretter sa condamnation.

Voyez-vous, les bons bougres, tant que du pauvre monde tombe seul sous la coupe des juges et des gardes-chiourmes, les journaloux restent muets comme des carpes.

Le régime des prisons est toujours coté comme exquis et les marchands d'injustice sont déclarés de bons apôtres.

Mais, ça change de gamme, dès qu'un jean-foutre de la haute se trouve pris dans la filière.

Ainsi, il y a environ dix-huit mois, quand Jacques Saint-Cère-Rosenthal — jusque-là parfait réac! — fut entoilé pour les affaires du Petit Sucrier, ça lui fit bougrement de bien : il en sortit enragé et, illico, il se fendit de quelques bonnes tartines où il engueulait ferme les chats-fourrés et maudissait l'inquisition moderne...

Supposez que Dreyfus n'eût pas été condamné.

Et aujourd'hui, la clique opportuniste, les jean-foutre du calibre de Reinach et d'Yves Guyot, qui braillent si copieusement après le huis-clos, ne piperaient pas mot.

Ils ont bougrement raison de gueuler après les conseils de guerre et toutes les sacrées manigances des juges militaires.

En ça, je les approuve!

Sans s'en rendre compte, ils font une besogne dissolvante : donc, ils n'en diront jamais trop — pas même assez!

Mais, nom de dieu, je ne me méprends pas sur

l'abattement de cette engeance : ce n'est pas l'esprit de justice qui les anime.

Il s'en faut!

Que, demain, pour une pichenette administrée à quelque gradé, un pauvre trouffion passe au tourniquet et les Reinach, les Yves Guyot et autres fripouilles applaudiront à sa condamnation à mort.

—o—

« Et Esterhazy, qu'en penses-tu, père Peinard ? » vont interroger quelques bons fleurs.

Ce que j'en pense ?

Rien de propre, turellement!

C'est un militaire, kif-kif Dreyfus : des Gallifet en graine l'un et l'autre.

A l'un comme à l'autre, l'occace seule a manqué de s'illustrer en sabrant le populo.

Donc, les frangins, votre question, en la tripalouillant un brin, je puis la formuler ainsi : « Par qui préférés-tu être étripé ?... Par Dreyfus ou par Esterhazy ?... »

Hé bien, je l'avoue franchement : je ne me sens pas encore à point pour le dépeçage.

En attendant que ça vienne, causons :

Esterhazy est un galonné superbe! On devrait le foutre à cuire dans un bocal de Pernod et l'installer ensuite au Cercle Militaire où il servirait de modèle aux jeunes sabreurs.

Les vieilles badernes le protègent — et les vieilles badernes ont bougrement raison.

La gradaille du ministère de la guerre le tient pour son enfant chéri — et c'est parfait!

Esterhazy est d'ailleurs le militaire par excellence : si l'occace lui a manqué pour sabrer le populo, au moins a-t-il prouvé qu'il ne refoulerait pas. C'est de ça, surtout, que la haute gradaille lui sait gré.

Une autre culotte de peau, Anastay, un soir de Premier Mai, manifestait des sentiments pareils aux siens : « Si ces cochons de socialistes avaient bronché, on le leur aurait fait payer cher... » écrivait-il.

C'est de l'Esterhazy tout craché!

Ne dirait-on pas le brave capitaine, rêvant de foutre Paris à feu et à sang, à la tête de cent mille uhlands ?

Pardienne, qui ne sent qu'à défaut de uhlands le gradé ne refoulerait pas des signards pour ce beau turbin.

Le Conseil de guerre devant lequel, pour la frime; on l'a fait parader, a compris ce sous-entendu et notre Gallifet en herbe a été acquitté.

Tant mieux, nom de dieu, j'en suis charmé!

De la sorte, les Esterhaziens, eux aussi, font le jeu du populo : ils prouvent que les jugeries militaires, avec tous leurs fourbis inquisitoriaux, sont aussi dégueulasses que les jugeries civiles — ils les font donc mépriser et exéquer de tous. Et c'est très chouette!

## PETIOTES JOIES

### Correspondance d'un bourgeois

LAPOIRE. — Votre collectiviste a bien raison, mon ami. Vous lui dites que vous mourrez de faim et il vous répond : « Patience, citoyen !... Restez calme et digne, quand nous serons en majorité à la Chambre, votre triste situation changera du tout au tout ! » C'est parler très raisonnablement... Que voulez-vous que je vous dise de mieux ?

VATFER-KASSÉLAGUEUL. — Reçu votre lettre si patriotique... Il est évident, comme vous le dites très bien, que la reconquête de l'Alsace-Lorraine est une reprise, tandis que la soustraction de 5 centimes à un Allemand est un vol, même dans le cas où ces 5 centimes seraient versés au Trésor français.

G. PAJUST. — Vous faites erreur quand vous croyez que la richesse est en proportion inverse du travail produit. Regardez autour de vous... Est-ce que ceux qui travaillent le plus ne sont pas les plus riches ?... Est-ce que les pauvres, que vous appelez si judicieusement les sans-travail ne sont pas tous des fainéants ?... Cela ne se discute même pas!

TAITE, A GIFFLE (EURE ET LOIR). — Très beau

de vers de Boileau que vous appliquez à l'Etat :  
*Police-le suis cessa et la police...*  
 Deux AMOUREUX. — Vous vous aimez ? vos  
 parents refusent de vous marier ? Et vous me  
 demandez conseil ? Mais faites comme les  
 autres... suicidez-vous !... c'est bien simple !...  
 (A suivre.)

Pour copie conforme :  
 Le Malfaiteur de semaine :  
 GEORGES-GEORGES.



COULEUVRES LÉGALITAIRES

Encore quelques semaines et les bouffe-galette seront au bout de leur rouleau : ils jouissent actuellement de leurs restes, aussi s'empiffrent-ils à la Buvette pire que jamais.  
 Quelle tristesse : lâcher leurs vingt-cinq balles quotidiennes, les voyages au grand œil et tout le fourbi... sans compter les chèques !  
 Oh mais, les birbes espèrent bien que ce ne sera qu'un interrègne : ils comptent que les votards seront assez gourdiflots pour abdiquer à nouveau en leur faveur.  
 Et ces jean-foutre ne se trompent pas !  
 Certes, quelques uns d'entre eux resteront sur le champ de bataille, mais il n'y aura pas à s'en réjouir car d'autres prendront leurs places et ce sera kif-kif bourriquet.  
 Et le populo aura, ainsi, signé un nouveau bail d'esclavage pour quatre ans : cinq cent quatre-vingts sangsues s'actionneront uniquement à le gruger.  
 Les mecs seront les rois de la République !  
 Turellement, pour faire gober la pillule aux bons votards, les bouffe-galette en rupture d'Aquarium ne seront pas à court de boniments : ces animaux feront un bel étalage des lois LIBÉRALES qu'ils ont pondu ; ils se fendent de postiches faramineuses et sur les tréteaux électoraux, ils feront la parade kif-kif des char atans.  
 Voyons donc en quoi consistent les épouillants TRAVAUX de ces feignasses ?  
 « Au pied du mur on connaît le maçon » dit le proverbe.  
 Epiluchons donc les lois qu'ont pondu ces légiféreurs.  
 C'est le seul moyen de conclure en toute connaissance de cause ; de nous convaincre que, pareils à tous leurs salopiards de prédécesseurs, les bouffe-galette à fin de bail n'ont rien fichu de bon et que leur plus considérable turbin a consisté à bouffer notre pognon, tout en manœuvrant assez roublardement pour que le truc ne casse pas.  
 Et d'abord, jaspions encore un brin d'une des dernières couleuvres enfantée par ces jean-fesse : la couleuvre de la suppression de l'instruction secrète.  
 J'ai déjà expliqué aux bons bougres que c'est un des plus faramineux atrape-nigauds inventés pour nous rouler : il est entendu que, désormais, les juteurs instructionneurs n'instructionneront contre les accusés qu'en présence d'un avocat... mais on a oublié de nous avertir que la police de Puybaraud, ainsi que les quarts-d'œil, sont chargés de maquiller l'instruction secrète, telle que la pratiquaient les juges avant la loi nouvelle.  
 Donc, ce qui résulte tout d'abord de cette garce de loi, c'est une augmentation de la puissance de la police : l'inquisition n'est pas enterrée, bien au contraire, elle est renforcée.  
 Mille dieux, reconnaissons qu'il faut un sacré toupet pour nous servir comme LIBÉRALE une loi qui aboutit à renforcer la police !  
 Ce n'est pas tout. Cette loi est tellement emberlificottée et surchargée de formalités idiotes qu'elle a déjà eu un autre résultat qui n'a rien de rigouillard pour les pauvres bougres moisissant à Mazas : elle a augmenté leur temps de prévention.  
 Désormais, avant d'être en règle pour tirer les vers du nez à un inculpé, un juge instructionneur doit accoucher d'une bonne douzaine de procès verbaux et de habillards, expédiés cel-les-ci à l'avocat, ceux-là au bâtonnier...  
 Ça n'en finit pas nom de dieu !  
 C'est le triomphe complet de la paperasserie, l'embrouillamini loufoque des plus simples four-

bis, sans autre dada que celui de la complication des rouages gouvernementaux.  
 Si tous ces mics-macs font la joie des gratto-papiers et de tous les culs-de-plomb administratifs, il sont bougrement loin de faire les délices des victimes qui mijotent à Mazas.  
 Y a donc pas d'erreur : le libéralisme de cette loi est mensonger en plein. Un fait brutal domine tout : loin d'avoir aboli l'instruction secrète, elle la rendue plus ténébreuse et plus cruelle en la confiant à la police, en lieu et place des juteurs.  
 C'est du progrès à reculons !

Voyons maintenant ce qu'il y a sous l'amorce que, ces jours derniers, les bouffe-galette nous ont servi, en annonçant à grands flafas le dégrèvement des boissons hygiéniques qui ici encore nous constaterons que ces saltimbanques se sont fêchus de notre poire !

Mais, commençons par le commencement : Les boissons baptisées hygiéniques sont le vin, le cidre, la bière.  
 Actuellement, pour entrer à Paris, le vin paie 18 fr. 87 par hectolitre. En chiffres ronds, quatre sous par litre. L'Etat barbote à peu près la moitié de cet impôt faramineux et la Ville chaparde l'autre moitié.

Sur les cidres, l'impôt est de neuf centimes par litre et, ici encore, en honnêtes crapules, l'Etat et la Ville se partagent le butin.

La bière casque presque autant que le vin : 18 fr. 75 par hectolitre, soit dix-neuf centimes par litre. Mais, pour la bière, la Ville se montre plus voleuse que l'Etat : elle s'octroie les deux tiers de l'impôt et laisse l'autre tiers à la gouvernance.

Ces impôts durent depuis je ne sais combien... Et, nom de dieu, ils avaient chance de durer jusqu'à plus soif sans la prochaine foire électorale.

Par le temps qui court, les bistrots sont grands électeurs : le troquet est une puissance !

Le bouffe-galette en rupture s'incline devant le comptoir du marchand de vins, avec plus de dévotion qu'un crétin devant le tabernacle, car son élection serait bougrement compromise s'il se mettait l'empoisonneur à dos.

Dans le Nord, où on s'entonne de bière, ce sont les brasseurs et les débitants de bibine qui trônent comme grands électeurs.

Au surplus, le phénomène n'est pas très nouveau : pourquoi, à la première Révolution, le populo avait-il le sans-culotte Santerre à la bonne ? Parce qu'il était brasseur au faubourg Antoine.

Y a pas d'erreur, notre troisième république peut se baptiser : la république des marchands de vin... et des pots-de-vin.

Les bouffe-galette ont donc tiré des plans pour peloter les bistrots : ils ont accouché du dégrèvement qu'on va nous servir un de ces quatre matins et qui — comme je vais l'indiquer — ne profitera qu'aux bistrots.

Très marioles, les députés ont laissé subsister la part d'impôts que palpe l'Etat et ils n'ont dégrévé les boissons hygiéniques que de la part attribuée aux municipalités.

C'est bougrement roublard, nom de dieu ! En effet, que va-t-il arriver ? C'est que les conseillers cipaux vont se décarcasser pour inventer un nouvel impôt, afin de rattraper la braise que les bouffe-galette leur ont ratiboisé ; par cela même, ils se rendront impopulaires et, seuls, les mecs de l'Aquarium tireront profit de la nouvelle loi.

Déjà, à Paris, les conseillers cipaux se creuent le trognon pour savoir par quel impôt remplacer celui que l'Etat leur supprime. Les bougres ont même eu le culot de s'adresser aux parisiens et de leur demander des tuyaux :  
 « Bons parigots, voulez-vous être frits à l'huile ou à la margarine ? Ou bien, kif-kif l'anguille, aimez-vous à être écorchés vifs ?... Peut-être le sort du lapin en gibelotte vous sourirait-il !... »

Sont-ils assez bons apôtres, nos conseillers cipaux : à eux le pompon pour la gentillesse !

Le résultat du dégrèvement tant vanté ; vous l'apercevez maintenant, les bons bougres : comme tout le reste, c'est une couleuvre !

Ce qu'on dédaigne de nous prendre d'un côté, on nous le chaparde de l'autre : l'impôt enlevé des boissons hygiéniques sera récolté sur quelque chose de similaire..., et y aura rien de changé !

Comme, en fin finale, le populo crache seul tous les impôts, il sera toujours le volé et le plumé !

Par exemple, les bistrots vont faire leur beurrre : ils continueront à nous vendre bougrement chérot de l'abominable poison et malgré le dégrèvement, ils ne se presseront pas de baisser les prix.

Turellement, pour payer de retour les bouffe-galette sortants, les empoisonneurs patentés se démancheront pour les faire rééire.  
 Conclusion : il en est de cette garce de réforme comme de toutes les autres, c'est un asticot collé à l'hameçon électoral pour enfermer le goujon populaire !

Eh foutre, voici que ma tartine s'allonge. Malgré que je n'ai jaspiné que de deux des garces de lois dont nos maîtres ont accouché, pour aujourd'hui, restons en là.

Pourtant, avant de poser ma chique sur ce sujet, que je fasse remarquer aux bons bougres que, pour leurs débuts, les bouffe-galette aujourd'hui à fin de bail, accouchèrent des lois sclérantes, en décembre 1893 et en juin 1894 ;

Puis, l'an dernier, toujours pour nous prouver leur amour du populo, ils ont pondu une loi sur les sucres grâce à laquelle nous payons le sucre vingt-quatre sous le kilo, tandis que cette même marchandise, provenant des raffineries françaises, et importé en Angleterre est vendue cinq sous le kilo au populo anglais.

Aussi, cré pétard, je sais bien que si le populo avait le nez creux, les bouffe-galette mendigoteurs de suffrages seraient reçus de chique façon :

Partout où ils auraient le culot d'exhiber leur tronche il seraient accueillis par un charivari monstre.

Tellement monstre que les poêles en deviendraient des passoirs et que les casseroles y perdraient leur cul !

Du coup, les trognons de choux, les épiluchures de carotte, les pommes pourries, les œufs punais seraient prime.

Et cette attitude serait pour le populo le commencement de la sagesse !



UN TERME AUX TERMES !

Mille dieux, oui, il serait bougrement de saison qu'on fiche un terme aux termes qu'on crache bénévolement aux problocs.

Y a-t-il rien de plus idiot qu'une telle coutume ?

Des maçons, des charpentiers, des serruriers, des architectes, aidés de toute une sacrée kyrielle de turbineurs aux métiers divers, ont construit une turne : ils ont cimenté ses murailles de leur sueur — peut-être même quelqu'un de ceux-là a-t-il attrapé la creve dans cette bâtisse.

Eh bien, une fois la maison bâclée, quand le coup de sion y a été donné — de tous ces turbineurs qui, plus ou moins, ont contribué à son édification, pas un — pas un, nom de dieu ! — n'a le droit d'y fiche les pattes.

Grâce à la puissance absorbante du Capital, c'est un jean-foutre aux pattes croches qui se trouve avoir le privilège de faire de la maison ce qui lui passera par le citron.

Malgré que les reflieurs de comète battent le pavé des rues par milliers, sans un coin pour se nicher, le proprio est libre — si ça lui plaît — de laisser la maison vide.

Il pourra même se trouver, dans la tapée de purotins sans logis qui arpentent les trottoirs, un des maçons qui, en turbinant à l'édification de la turne a eu un abbatis érabouillé.

Ca n'y fait pas !  
 Ce pauvre bougre, pas plus que les autres, n'y pourra roupiller.

C'est monstrueux, mais c'est la Loi !

Et, le bon bougre qui, se foutant du tiers comme du quart, se torche le croupion avec les feuillets du Code et trouve tout naturel de se fiche à l'abri dans une maison vide, — celui-là est un malfaiteur, tandis que le crapulard accapareur est coté comme un honnête homme.

Si on veut pousser les choses à l'extrême que, demain, il passe par la boule du roi des Grinches, Rothschild, d'accaparer tout un quartier de Paris et d'en chasser les habitants, nul n'a à y trouver à redire.

Cela, c'est le privilège du Capital — fait d'une accumulation de vols et de brigandages.

Que de telles horreurs soient possibles, c'est de l'abomination pure, nom de dieu !

Il est monstrueux que des pauvres bougres, dont tout le crime consiste à s'être laissés flouter leur part de bien-être par les crapules de la

haute reflent la comète et passent leurs nuits à inspecter les pancartes des turnes à louer.

S'il manquait de cambuses vides, si tous les logements étaient farcis de locatos, les richards auraient un semblant d'excuse — rien qu'un semblant, cré pétard !

Mais, ce semblant d'excuse ils ne l'ont pas : les piôles vides abondent, il y en a plus qu'il n'en faut pour fiche à l'abri la foulditude des couche-tout-nus de la capitale.

Or donc, si des pauvres bougres reflent la comète, y a pas à tortiller : c'est un crime social !

—o—

Heureusement, le populo se dessale un tantinet.

Trop lentement, hélas !

Il comprend tout de même la sclérotasse de cet accaparement des cahutes par les crapulars de la haute, et s'il n'y fiche pas un cran d'arrêt, ce n'est foutre pas faute d'envie.

C'est faute d'audace !

Quoique ça, quand l'occase s'en présente, le populo ne rate pas d'étaler l'exécration qu'il a des problocs. L'autre jour encore, à Puteaux, un maudit vautour en a taté, à la grande jubilation d'une chiée de bons fieux :

Rue de la République, au numéro 120, y a une turne aussi malpropre qu'infecte.

Turellement, c'est une cage à purolins.

Le proprio ne perche pas dans pareille cambuse : il loge à Paris, dans une turne rupinskoff où il a air, lumière, propreté et tout le tralala.

Les digestions de ce mufle seraient excellentes s'il n'avait pas à trotter à Puteaux pour palper les TERMES que le cloporte qu'il a installé dans la cambuse réclame aux pauvres locatos, avec l'arrogance d'un sac-à-mistoufles.

Il y a quelques jours, un de ces pauvres gas, faute de turbin, a été obligé de sortir de ses habitudes. — c'est-à-dire de ne rien donner au proprio. Illico, le jean-foutre a lancé un chicaneux aux chausseuses du prolo et le papier timbré a ronflé !

Heureusement, le bon bougre a eu vent de la crapulerie qui lui pendait au blair et, en douce, il a déménagé tout son bibelot : ni vu, ni connu, je l'embrouille !...

Tant et si bien que quand le chicaneux s'est amené pour saisir — c'est lui qui a été saisi : il a trouvé peau ! La cambuse était quasiment vide..., seules restaient quelques bricoles sans valeur.

En un clin d'œil, les commères ont colporté de portes en portes la venue des records, si bien que, quand cette maudite engeance a voulu se fuiter, ça n'a pas été sans accompagnement charivarique.

Les bonnes bougresses avaient décroché la batterie de cuisine et elles ont poussé, à pleins poumons, le CHANT DES ANTI-PROPRIOS, avec grand accompagnement de casserroles.

C'était tout plein galbeux, nom de dieu !

—o—

Ça, les bonnes bougresses, c'est chouette ! Vous méritez une cargaison de bécots, — et le père Peinard vous les envoie de grand cœur.

Changez pas de main, mille tonnerres !

Et quand, dans votre entourage, vous dégouterez un pauvre fieu dans la mouise, opérez hardiment.

Voyez-vous, si nous croupissons dans la purée, c'est parce qu'on manque de moëlle.

Si on voulait..., on aurait vite serré le kiki à la mistoufle !

## OHÉ, LES BONS FIEUX

Réclamez partout

# L'ALMANACH

DU

# Père Peinard

Pour l'année crétime 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite ; Ruminades sur le calendrier ; Devidage des mois ; Pluie d'étoiles, éclipses et marées ; les Saisons ; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique ; les Cabots de la haute ; le Sabottage ; la Fabrication de l'or et des pierrieres ; l'Inquisition moderne en Espagne ; les Hordes de trimardeurs ; Sergot, poésie ; le Distinguo du « tien » et du « mien » ; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique ; l'Autorité tue l'Amour ; le Pacte de Famme.

GRAVURES. — Liberté ! l'Automne ; l'Hiver ; le Printemps ; l'Été ; Rien pour tous, tout pour un (extrait du "Postillon" de Munich) ; le Veau d'or ; le Pédaleur ; et le Capitalo (extrait de "The Comming Nation", journal de la colonie Ruskin ; l'Inquisition : la noyade, le feu et le bâillon, le grillage des chairs. Parachage des ongles, l'écrabouillage des parties sexuelles ; Gerdes minal ! Gessler vit encore ! dessin de Rœdel ; la Misère en gibus et en redingue ; le Paysan, dessin de A. Willette ; le Mariage moderne ; le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du "Cri de Paris").

PRIMES AU GRAND ŒIL. — SUR LEUR DEMANDE LES ACHETEURS DE L'ALMANACH RECEVRONT PENDANT UN MOIS, LES Temps Nouveaux, LE Père Peinard. EN OUTRE, L'ALMANACH CONTIENT UNE INVITATION A L'ŒIL POUR LE Théâtre Civique.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

## Petit Troupier

Air : A Biribi.

I

Aux premiers frimas de l'année,  
Petit soldat !

Il faut quitter ta fiancée  
Et ton état

Pour aller courber ton échine  
Au dur métier

Et ployer sous la discipline,  
Petit troupier (bis).

II

Souvent l'bourgeois bien patriote,  
Un triste outil !

N'a jamais porté la capote  
Ni le fusil.

Il clam' le brio militaire  
A plein gosier.

Mais pour rien n'voudrait d'ordinaire  
Du p'tit troupier (bis).

III

Adieu les belles envolées  
De tes vingt ans !

Voici dans l'enfer des chambrées  
Les hurlements,

Les aboiements archi-loufoques  
De l'officier.

N' discut' pas ses ordres baroques  
Petit troupier ! (bis)

IV

Le galonné d'bonne famille  
Ou parvenu,

Fier de l'épaulette qui brille  
Se croit tenu

D't'écraser d'son outrecuidance  
Fils d'ouvrier !

Et d'te cracher son insolence  
Petit troupier ! (bis)

V

Souviens-toi que sous l'uniforme  
Tu " n'es plus Toi "

Un code implacable t'informe  
De " par la Loi "

Que tu dois souffrir et te taire  
Sans rouspéter,

Au besoin fusiller ton père  
Petit troupier ! (bis)

VI

Et quand au jour de la bataille  
Tu trinqueras,

Tu marcheras sous la mitraille  
Pour des rastas,

Qui pour préserver leurs demeures  
Leur train princier

Se battent l'œil que tu meures  
Petit troupier ! (bis)

Job.



(Voir le commencement dans le dernier numéro.)

La semaine dernière j'ai plaqué mon jaspinage au moment où l'aubergiste nous ramenait une chopine. Après m'être rincé la gargamelle j'ai repris mon dégoisement :

Vois-tu, l'ami Le Croc, ce que je t'ai dit pour le pain, je te le dis pour n'importe quoi : c'est kif-kif bourriquet pour les heures de travail, les salaires, la bonne tenue des ateliers et des usines, etc... toutes ces questions dont les guesdistes veulent fabriquer la législation du travail.

Au lieu de s'en rapporter à l'Etat, pour tous ces fourbis, comme pour tout, il faut ne se fier qu'à soi.

Aux prolos d'agir par eux-mêmes, sans fin ni cesse ; à eux de tenir la main à ce que leurs salaires ne baissent pas, à ce qu'ils ne soient pas traités pire que des bêtes de somme, à ce qu'ils n'attrapent pas la crève dans des bagnes pestilentiels.

N'en aura-t-on jamais soupé, nom d'un foutre, d'attendre protection, justice et bonheur d'une quelconque Providence ?

Au Moyen-Age, dans des moments de trouille, quand on craignait les ravages et les invasions des barbares du Nord, on s'est foutu sous la coupe du baron féodal.

Plus tard, le danger des invasions s'étant évaporé, les barons féodaux se foutirent à rapiner sur le paysan : et, pour parer aux déprédations de ces vautours, au lieu de leur roussir les fesses, comme l'avaient si bien commencé les Jacques, les Communes se foutirent à mendigoter l'appui de la royauté. La royauté intervint ; grâce à la poigne du populo des Communes et des paysans armés elle serra le kiki aux barons féodaux — puis, sans faire de magnés, elle confisqua les franchises et les libertés Communales.

Et le populo, toujours couillon, fut le danton de la farce autoritaire : au lieu de se garer eux-mêmes des envahisseurs normands et germains les paysans se mirent sous la coupe des seigneurs, — et ils payèrent cette mince protection par des siècles de servitude.

Plus tard encore, quand les gas des Communes se révoltèrent contre les seigneurs, au lieu d'opérer eux mêmes ils se fichèrent sous la protection de la royauté ; ils y perdirent le peu de liberté qu'ils avaient décroché par la révolte et ils y gagnèrent des siècles d'esclavage gouvernemental.

Nous nous en ressentons encore, nom de dieu !

Aujourd'hui, c'est encore la même roustamponne : contre les féodaux modernes, les grands barons de la finance, de la mine, du railway, les seigneurs de l'atelier, de l'usine et de la terre, quantité de niguedouilles implorent l'aide de l'Etat.

Et, si on laissait faire, encore un coup, nous serions roulés, — comme le furent nos paternels au Moyen-Age, par les barons féodaux d'abord. par la royauté ensuite : de tous les monopoles modernes se constituerait un monopole unique et une aristocratie de contre-coups nous mènerait en laisse.

Que l'anarchie nous en garde, mille charognes !

Vois un peu, la valeur des deux tactiques par une simple comparaison :

L'Allemagne est le patelin où le socialisme parlementaire est le plus en vogue. Depuis un quart de siècle une sacrée cargaison de bouffegalette socialos siègent à l'Aquarium alboche.

En Angleterre, c'est tout le contraire : y a tout juste, à la Chambre des Communes, un ou deux échantillons de cette marchandise.

Crois-tu que ce soit en Allemagne que les conditions des prolos soient les meilleures ?

Macache ! Le bafouillage des politiciens alboches a produit zéro en chiffres :

Au contraire, l'initiative et l'entente des turbiniers anglisches ont donné de sacrés résultats.

Encore que les vieilles associations de métiers anglisches sont loin d'être anarchotes, voire même socialotes — leur vision d'avenir ne dépasse pas le bout de leur pif — n'empêche qu'en fait d'améliorations immédiates et successives elles ont fait plus que qui que ce soit... et elles continuent.

A nous de les imiter dans le présent, sans perdre de vue l'avenir. Ce n'est pas une binaise incompatible ! Sache que, plus nous serons farcis d'esprit révolutionnaire, plus nous en pincerons

pour chambarder vivement la vieille société et, plus nous serons à même de tenir présentement tête aux exploités.

Des copains qui ne gobent pas les Syndicales voient dans les vieilles TRADES-UNIONS d'Angleterre une preuve de l'action embourgeoisante de ces groupements. Ceux-là confondent l'aube du matin avec le crépuscule du soir et la situation économique et politique du commencement du siècle avec celle de son déclin.

Certes, des éléments révolutionnaires ayant comme but la dépossession de leurs employeurs actuels ne peuvent évoluer dans le sillage d'éléments quasi-conservateurs ne guignant que des améliorations immédiates; aussi se produit-il un phénomène nouveau — tant en Angleterre qu'en France : là-bas un esprit nouveau anime désormais les corporations, — et cet esprit nouveau est un esprit révolutionnaire. En France, même constatation : les Syndicats font peau neuve, eux aussi; après avoir été bougrement échaudés par la politique, ils en viennent à l'exécuter et à ne compter que sur eux-mêmes.

Et c'est ça qu'il faut : opérer nous-mêmes ! Je pourrais aussi citer les Belges qui ont certainement tiré plus de bénéfices des Coopératives flamandes que de la floppée de députés qu'ils ont envoyé à Bruxelles.

Mais, le temps se tire, maquarrel ! Sache-le, vieux l'ami; les anarchos ne refoulent pas à museler la gouvernance et à couper la clique aux richards en attendant de les envoyer aux vieilles lunes; ils ne s'abstiennent que d'une chose — se donner des maîtres ! — mais ils agissent à jet continu pour les diminuer de jour en jour, en attendant de les fiche radicalement à bas.

Tandis que le troupeau socialard, les moutons de Panurge, les votards enragés n'agissent qu'aux jours de votaille pour abdiquer leurs facultés d'agir, leur initiative, leur souveraineté.

Le reste du temps ils s'abstiennent ! Or, comme leur sacrée nom de dieu d'action, dans les maudits jours de votaille rime à moins que rien, — ils s'abstiennent tout le temps, les pauvres bougres !

Mais leurs soi-disant représentants ne s'abstiennent pas de leur monter le coup et de les plumer dans les grands prix !

Tu vois, bougre d'animal, dis-je au Croc, si « abstention » rime avec « inaction », les dangereux abstentionnistes ne sont pas de notre bord.

Sur ce, on s'est serré la louche et après avoir dit bonsoir à l'aubergiste, on est parti chacun pour sa chaudière.

LE PÈRE BARBASSOU.

## Aux Organisations Ouvrières

Camarades,

Le Congrès corporatif de Toulouse ayant, à l'unanimité, accepté le rapport de la Commission du Boycottage et ayant émis l'avis qu'afin de mettre un frein à l'avisement des salaires il soit fait une active propagande sur cette question, les membres parisiens de la Commission du Boycottage ont pris l'initiative de publier en brochure, le rapport présenté au Congrès, afin de vulgariser la double pratique du Boycottage et du Sabottage.

Nous espérons que votre organisation nous aidera dans l'œuvre entreprise, en propageant dans votre milieu la brochure que nous éditons. D'ailleurs, afin de la rendre d'une facile propagation et pour la mettre à la portée de tous, nous faisons un premier tirage à cent mille exemplaires, ce qui nous permet de la mettre en vente aux prix minimes suivants :

10 brochures, 0,25; par la poste,	0 fr. 35
100 — par colis postal,	2 fr. 50
500 — — — — —	11 fr. »
1000 — — — — —	20 fr. »

Les demandes de brochures doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Nous espérons, camarades, que le concours de votre organisation est acquis à ce nouveau mode d'action, — ce faisant, vous vulgariserez les décisions du Congrès de Toulouse.

Les membres parisiens de la Commission du Boycottage: Delesalle (rapporteur); Cumora; Pouget.



### Mourir... pour la Patrie!

Lille. — Les bons fieux ont vu à Lille un spectacle affligeant : un vieux troubade, avec treize ans de service à la clé, aux colonies, Tonkin, Madagascar et le reste, est revenu « dans ses foyers » où on l'a réexpédié comme impropre au service militaire.

Naturellement, le pauvre bougre en a enduré de toutes les couleurs, au cours de ses campagnes coloniales : entre autres avaros il a récolté une bronchite chronique, — ce qui lui a valu de récolter, par ricochet, la réforme, avec gratification au bout d'une fourche.

Il paraît que les vétérinaires de la marine ont trouvé qu'il était venu au monde avec sa bronchite en poche.

Or donc, on l'a foutu dehors avec une mauvaise vareuse sur le râble et sans un radis.

Et le voilà, à Lille, sans ressources, sans turbin, sans logis, sans feu, sans pain, grelotteux, expectorant ses poumons et balotté d'asile de nuit en asile de nuit.

*Mourir pour la Patrie,  
C'est te sort le plus beau,  
Le plus digne d'envie!...*

Et ta sœur?... Si le populo se crève pour la patrie, les bourgeois plus marioles trouvent qu'il est plus beau d'en vivre : quand les Esterhazy ne réussissent pas à devenir des Gallifet ils prennent leur retraite... et nom de dieu, ils ne risquent pas d'échouer dans les asiles de nuit.

S'il arrive aux grands chefs de crever, à force de s'être imbibés d'absinthe, leurs veuves agraissent des bureaux de tabac et des chouettes pensions.

Pour ce qui est des fistons du populo qui ont la gourderie de rengager, le sort qui les attend est celui du trouffion lillois.

Ce n'est peut-être pas

*Le sort le plus beau*

mais c'est foutre bien celui qu'ils ont mérité !

Evidemment, ils sont à plaindre.

Mais, cré tonnerre, tout en les plaignant, on ne peut s'empêcher de ruminer : « Pourquoi sont-ils si truffés ? »

### Toujours ces maudits cafards

Roubaix. — Il existe dans la ville deux coopératives de consommation.

L'UNION, formée avec la belle galette des bon-dieusards et la PAIX, société d'ouvriers sociaux.

Les catholos ont les pattes croches, nom de dieu ! Ils sont après à la curée et ils n'ont pas besoin de gueuler après les juifs : les crétiens sont aussi voleurs en affaires d'argent, qu'intolérants en matière de religion.

Ils cherchent pouille à la société la PAIX; si bien qu'une polémique s'est engagée sur la question de savoir :

*Si la boule de son catholique est de meilleure qualité que le bricheton socialo ?*

La lutte s'effectue à coup d'affiches : les murs sont couverts de placards de l'UNION affirmant la qualité et le bon marché épatant de son pain et la PAIX riposte qu'il suffit de goûter du sien pour désirer en dévorer des miches entières.

Cré dieu, les sociaux oublient d'être révolutionnaires ! Pourquoi donc, pour vider crânement la question n'envoient-ils pas quelques pains aux catholos, — ça leur boucherait la gueule, nom de dieu !

Tandis que ces braves gens — je ne parle pas des catholos — se figurent en bataillant ainsi, à coup d'affiches, pour leur boutique, combattre pour la Sociale et pour l'émancipation du populo.

C'est se foutre le doigt dans l'œil !

Au surplus, le truc n'est pas neut : ça rappelle la rivalité de deux magasins parisiens, avec la ritournelle devenue proverbiale :

La maison n'est pas au coin du quai !

### Décoration du marquis de Carabas

Pont Remy est un patelin de la Somme sous la coupe du marquis de Carabas : ce grand saigneur du pauvre monde y possède deux usines, l'une est consacrée à la filature, l'autre au tis-

sage. Cette dernière est proche de la Somme et une dérivation du fleuve, d'une longueur d'environ 150 mètres, passe dans l'usine.

Il y a à peu près deux ans, on construisit de nouveaux bâtiments dans le tissage et les chiottes dégoûlèrent dans la dérivation de la Somme.

Les prétendus savants affirment que la fièvre typhoïde se propage par l'empoisonnement des eaux.

Il doit donc être défendu de vider son goguenot à la rivière. Et foutre, si un prolo se passait cette fantaisie, les juges auraient vivement fait de lui taper sur les doigts.

Mais, la loi n'étant pas pondue pour les chameaucrats, le marquis de Carabas s'en fout : non content d'affamer ses prolos, il les empoisonne avec leur propre moussaille.

C'est probablement pour ça qu'on l'a décoré au premier janvier.

Et dire que les autorités de Pont-Remy se prétendent indépendantes du gros exploitateur : elles ne le prouvent pas, nom de dieu, puisqu'elles assistent, sans piper mot, à l'empoisonnement de la population.

### Au bain Varichon

Lyon. — Dans une grande boîte de confectations, dans le bain Varichon, règne un maudit sac-à-mistouffles qui a oublié ses origines prolétariennes, le jean-foutre Fabre.

Si le mec recevait autant d'atouts dans le croupon qu'il a de vacheries à son actif, y a belle lurette qu'il aurait les fesses en marmelade.

C'est des réductions de tarif; c'est des engueulades aux turbineurs qui ne veulent pas subir des diminutions; c'est le saquage des prolos et des bonnes bougresses qui n'en pincent pas pour se laisser écorcher.

Dernièrement, la bourrique expliquait à un nouveau receveur du travail (celui des culottes) qu'il doit être muflé tant et plus et il concluait : « A la première observation de la part des ouvrières foutez-les à la porte ! »

Et, nom de dieu, je n'en finirais pas, s'il me fallait dégoiser par le menu toutes les vacheries qu'accomplit ce sacré garde-chiourme. C'est au point qu'il se figure être le mec des mecs : il se torche des ordres des patrons et n'en fait qu'à sa guise ! Y a pas longtemps, les singes embauchaient un prolo dont la fiole ne revenait pas au sac-à-mistouffles — et celui-ci lui a refusé du turbin !

Le birbe est un produit salement réussi de l'autoritarisme : parce qu'il a du galon le voilà plus infect que les capitalistes eux-mêmes !

### Vermine exploitée

Issoire. — Là, comme partout, les exploités sont de sacrés rosses. Y a surtout un bain d'effilochage dont le patron pourrait être médaillé comme vacherie.

A lui le record, nom de dieu !

Un bon bougre vient d'en tater : le gas fut embauché il y a quelques semaines; au bout de deux mois le singe le saqua sous prétexte que le prolo a des idées subversives et, non content de le fiche à la rue, il l'a agonisé de sottises et l'a menacé.

Si les rôles eussent été renversés : si le prolo avait dit à son galeux la centième partie de ce que celui-ci lui a dégoillé, le bon bougre serait au bloc maintenant, — et il trinquerait salement en jugerie !

Mais, au pauvre la besace !

Ce qui est permis au riche est défendu au pauvre.

Le bon bougre en a fait l'expérience : il a voulu poursuivre son patron — tout au moins pour se faire payer — les chats-fourrés l'ont envoyé aux pelotes et lui ont refusé l'assistance judiciaire.

Sur ce, voilà que le vautour s'amène à la pièle du gas, lui réclamant de la galette ou, sinon, le menaçant de le foutre dehors.

Ah, nom de dieu, le turbineur — qui avait déjà la moutarde bougrement près du nez — a empoigné le probloc par un abattis et te l'a fait déguerpir dar-dar, avec un riche coup de pied dans le cul.

Une fois dans la rue, voilà que la voix est revenue au proprio : il s'est foutu à brailler, pire qu'un régiment de bourriques.

De quoi donc se plaignait-il ?

Il a pourtant palpé un acompte !

### Jérémiades de fonctionnaires

Toulon. — Les commis et magasiniers de la

marine sont en rogne après les bouffe-galette ; ils viennent d'adresser une babillarde à la collection des députés des ports — et ils se sont fendus de quelques vérités :

« Votre tâche était simple. Vous n'aviez, semble-t-il, qu'à exposer notre détresse au ministre de la marine, à la commission du budget, au parlement, leur demander ce qu'on peut attendre de serviteurs dont l'existence est des plus difficiles, qui ne reçoivent, pour prix de leurs services qu'une solde dérisoire et que l'on place ainsi entre la faim et le devoir. Il est trop facile de se faire une juste idée de notre situation pour ne pas y intéresser tous ceux qui ont encore un sentiment de justice et d'humanité. Est-il possible de concevoir une existence plus pénible que la nôtre? Les moindres événements tels que : une perte insignifiante, une maladie, un déplacement, un simple déménagement mettent notre gêne à nu. Est-ce que, dans l'administration de la marine, il y aurait encore de la noblesse et de la roture et formerions-nous cette roture? »

« Voilà, messieurs, en substance, ce que vous aviez à dire mais vous ne l'avez pas voulu. Vous nous avez donc leurrés pour mieux nous tenir en main. Vous savez qu'en ne mettant aucun terme à nos légitimes revendications, vous maintiendriez ainsi autour de vous un noyau d'électeurs qui vous échapperait peut-être le jour où votre concours perdrait de son utilité. »

« Nous aurions voulu douter encore d'une pareille tactique, tellement elle est écoeurante; mais les faits sont là, si palpables, qu'il vous serait impossible de songer à la nier un seul instant..... »

« La bonne volonté vous a donc fait défaut. »

« Vous arrivez bientôt à la fin de la législature. Bientôt, vous allez solliciter le renouvellement de vos mandats après avoir rendu compte à vos mandants de quelle façon vous vous êtes acquittés de la mission qui vous fut confiée. »

« En des phrases alambiquées, vous nous exposerez votre œuvre, mais nous resterons sourds à vos paroles pour ne voir que ce que vous auriez pu faire et que, par parti pris, vous n'avez pas fait. »

Bravo, les frangins, voilà qui est bien envoyé !

Il s'agit maintenant de ne pas retourner à votre vomissement : vous venez de proclamer que les bouffe-galette en qui vous aviez mis tous vos espoirs se sont foutus de vos fioles, tant et plus.

Sachez que ceux que vous pourriez élire, aussi dévoués qu'ils se proclament, ne pourraient mieux faire.

Donc, au lieu d'aller, kif-kif les moutons de Panurge, déposer des torches-culs dans les ténettes électorales, collectionnez précieusement ces chiffons et accrochez-les à vos chiottes.

Ensuite, il ne vous restera qu'à opérer vous-mêmes, avec nerf et initiative, pour rogner les griffes à l'Etat-Patron, — en attendant de l'envoyer radicalement aux pelotes.

Car, tant que nous n'en serons pas là : tant qu'on ne sera pas débarassés des exploités et des gouvernants, y aura rien de fait !

#### Association de malfaiteurs

Arles. — Les compagnies des chemins de fer forment de sacrées associations de malfaiteurs qui, comme crapulerie, n'ont rien à envier à cette autre association de gredins que forment les gouvernants.

Voici un des derniers barbotages que les filous de l'Etat ont pratiqué sur les prolos des ateliers d'Arles, de connivence avec les jean-foutre de la Compagnie des chemins de fer :

Il y a quelque temps, les turbineurs furent priés par la Compagnie d'avoir à cracher leurs impositions et cotes mobilières au percepteur et d'apporter leurs reçus.

Beaucoup de couillons marchèrent et casquèrent, en bons producteurs d'impôts; d'autres, plus mariales, se méfièrent et eurent les pieds plats.

Ceux-ci ont été bougrement inspirés !

A preuve c'est que, le 8 janvier, jour de la paie de fin d'année, retenue a été faite à tous des impôts — oui, à tous ! Aussi bien à ceux qui avaient refusé de verser qu'à ceux qui avaient casqué.

Les pauvres bougres qui, du coup, se trouvaient avoir craché deux fois ont voulu réclamer, mais on leur a fait taire vivement la gueule : « Si vous criez trop fort, nous vous foutrons à la porte... » leur a-t-on déclaré cyniquement.

Sur ce, les volés, crainte d'être saqués, ont plié l'échine sous la trique capitaliste.

Quand donc les pauvres gas se laisseront-ils

d'être dévalisés par les malfaiteurs de la haute et de s'humilier devant ces crapules ?

Je serais curieux d'être fixé, nom de dieu !

LE PÈRE PEINARD  
SALÉ QUAND MÊME !

Amiens. — Les camaros se souviennent de Gaston Merlin, un bon fleu qui, dans un moment d'exaspération tira quelques coups de revolver sur son singe — en colère de l'avoir entendu engeuler un turbineur.

Veinard, Merlin put jouer de la fille de l'air et il se carapatta à l'étranger.

Mais, il s'y emmiella, revint en France et capitulé d'être toujours aux aguets, se constitua prisonnier.

Il vient de passer en jugerie. Son patron, qui d'ailleurs n'avait pas reçu la moindre égratignure, avait retiré sa plainte; au surplus, Merlin ne s'est pas posé en crâneur et il a imploré pitié.

Les jurés n'ont rien voulu entendre; ils ont sauté sur l'accusé; ils lui ont collé sur le râble huit ans de travaux forcés.

C'est raide, nom de dieu ! Si Merlin s'était posé en révolté et que les bourgeois l'eussent frappé rigoureusement on s'expliquerait leur férocité.

Mais non ! Les douze types ont-ils voulu prouver que, pour eux, l'attitude plus ou moins repentante ne compte pas et qu'ils veulent être impitoyables à tous les gas qui — consciemment ou inconsciemment — troublent leur digestion ?



Angleterre. — Les bons bougres s'imaginent qu'en Angleterre la presse est tout à fait libre et qu'on y a ses coudees carrément franches.

Erreur, nom de dieu ! L'arsenal légal anglais est le mieux monté qu'il y ait sur la boule ronde en traquenards légaux : y a des lois, vieilles de 4 ou 500 ans et que, demain, si ça passe par la boule d'un jugeur, on peut appliquer à un accusé.

Ce truc semble épatant, la raison en est pourtant simple à saisir. Voici :

En France, quand nos maudits légifères accouchent d'une loi, les lois précédentes qui contredisent la nouvelle sont fichues au rancard. En Angleterre, c'est pas ça : une loi nouvelle n'abroge jamais les anciennes; les cochonneries légales ne font que se superposer — comme qui dirait des couches de fumier dans une écurie qu'on ne recure jamais.

En Angleterre, il suffit donc qu'un jugeur s'amuse à farfouiller dans le fumier légal pour y déterrer de sacrées cochonneries.

Ainsi, il y a une garce de loi sur les libelles, datant de je ne sais plus quel siècle, avec laquelle on peut administrer dix ou vingt ans de bague à l'auteur d'un article de journal.

Cette garce de loi reste lettre morte la plupart du temps. Pourtant, voici qu'il est question de l'appliquer à deux bons bougres, deux révolutionnaires étrangers : Bourtzeff, à qui les chats-fourrés cherchent pouille parce qu'il a publié un journal nihiliste, *Norodovoléts*, et un vieux polonais, Weirbitzki, qui est impliqué dans le procès en qualité d'imprimeur.

Le Puybaraud anglais, Melville a opéré vis à vis de Bourtzeff kif-kif un roussin français : après l'arrestation du nihiliste il barbotta la clef de sa piole et, sans ordre de perquisition, il alla chez l'accusé, trifouilla partout, barbotant papiers et correspondances.

Ça a fait gueuler ! Mais le Melville a expliqué aux jugeurs que s'il n'avait pas perquisitionné en foutant un croc-en-jambe à la légalité, il aurait trouvé peau de balle et balai de crin.

Et les jugeurs ont excusé le roussin !

S'ils lui avaient appliqué la loi, le Melville ramassait pour « son opération », au bas mot, cinq ans de travaux forcés..., mais, quand c'est sur le dos d'un révolutionnaire qu'un roussin viole la loi, les chats-fourrés, qu'ils soient anglais, français ou russes savent fermer leurs quinquets à propos.

Weirbitzki a été mis en liberté sous caution; quant à Bourtzeff, les marchands d'injustice n'ont rien voulu savoir, — il moisit donc au bloc et il attend de passer en cour d'assises.

Les bons bougres d'Angleterre laisseront-ils condamner le pauvre fleu ?

A eux de rouspéter ! Les Anglais sont fiers des libertés dont ils jouissent et leur patelin a été, depuis des siècles, la terre d'asile des proscrits de tout poil.

Ca va-t-il changer pour faire plaisir au tsar ?

Espérons que non, nom de dieu !

En tous les cas, il paraît que les jugeurs anglais n'escamoteront pas Bourtzeff, kif-kif une muscade; des protestations s'élèvent !

Le *LABOUR LEADER*, le journal édité par Keir Hardie, vient de publier l'appel suivant :

« Cher camarade,  
« Le comité exécutif de la *Société des amis de la liberté russe* adresse un appel de fonds pour procurer les moyens de défense nécessaires à Vladimir Bourtzeff, sujet russe, accusé devant le tribunal de Bow-Street d'avoir excité ou essayé d'exciter des personnes inconnues au meurtre du tsar, au moyen d'un périodique russe publié à Londres et portant le titre de *Norodovoléts* dont il était l'éditeur et le directeur.

« Un sentiment très répandu — et j'ose même penser général — en Angleterre, veut que tout accusé ait un procès convenable et, à cet effet, il faut qu'il soit pourvu d'un conseil légal. Cela est encore plus nécessaire lorsqu'il s'agit d'un étranger, se trouvant en pays étranger et n'ayant qu'une connaissance imparfaite de la langue et de la procédure anglaises; »

« Je dois ajouter que, depuis sa jeunesse, Bourtzeff a été persécuté sans relâche par la police russe. Encore étudiant, il a été arrêté, gardé sans jugement pendant trois ans en prison et exilé également sans jugement, en Sibérie d'où il s'est évadé. Plus tard dans la péninsule balcanique, il a été poursuivi par la police russe et turque et ne dut qu'au courage d'un capitaine de vaisseau marchand anglais de pouvoir gagner en liberté la terre anglaise.

« Il faut dire que la *Société* n'est responsable d'aucune des opinions émises par Bourtzeff, ce n'est que pour les raisons exposées plus loin qu'elle fait appel à tous les amis de la liberté qui désirent maintenir un des principaux titres de gloire de l'Angleterre : la possibilité de trouver asile sur nos côtes pour tous ceux qui se trouvent obligés de fuir les gouvernements tyranniques de leurs propres pays.

« Des démarches ont déjà été faites pour pourvoir le prisonnier de l'assistance légale nécessaire, et comme sir John Bridge a renvoyé Bourtzeff devant la cour criminelle centrale (Central criminal court) on aura besoin d'une somme considérable.

Les fonds ou promesses de concours doivent être envoyés à J. F. Freen avec l'indication de leur destination : Bourtzeff defence Fund.

F. FREDK GREEN.

Italie. — La misère va toujours bon train dans ce mirifique patelin qui devrait être le paradis de la terre.

En Sicile, les paysans sont constamment à deux doigts de la révolte : la famine et le manque de turbin leur aiguisent bougrement les dents.

L'autre jour, cinq cents cul-terreux ont traversé Rome, se rendant à Naples afin de s'embarquer pour le Brésil.

Et ils ne sont pas les seuls : chaque semaine il part des pleins bateaux d'émigrants.

En Italie, donc, plus que jamais, l'émigration fait le jeu des richards ; si les pauvres bougres n'avaient pas la ressource de fiche leur camp dans les Amérique, ils seraient bien obligés de rester chez eux.

Et comme ils ne voudraient pas trampser tous en chœur, ça pourrait chauffer !

#### POUR LA FOIRE ÉLECTORALE

AMIENS. — Camarades. — Au moment où tous les partis politiques s'agitent, mobilisent leurs groupes; au moment où tous les assoifés de pouvoir dressent leurs plans de campagne pour la grande foire électorale, afin de décrocher le pouvoir; à ce moment, allons-nous persister dans cette indifférence qui se manifeste depuis quelques temps? Allons-nous, par notre apathie, laisser le champ libre à nos ennemis ?

Espérons que non ! Au diable les petites mesquineries individuelles : l'idée anarchiste est au dessus de cela !

Donc, que les camarades viennent nombreux, dimanche, au Cent de Piquet, à une heure de l'après-midi.





Etrennes d'un chameaucrate : 21 janvier 1793 !